

# Le roman d'un film miraculeux

Pour écrire « Scarlett », François-Guillaume Lorrain a d'abord tout lu, tout vu de ce qui se rapportait à « Autant en emporte le vent ». Avant de laisser le romancier prendre le pas sur l'historien

MACHA SÉRY

**T**ant a été écrit et dit sur l'histoire du film *Autant en emporte le vent*, de Victor Fleming (1939), ce long-métrage ayant failli virer à la catastrophe, grande œuvre de deux cent quarante-trois minutes en Technicolor, auréolée de huit Oscars. Analyses cinématographiques, récits d'un tournage exceptionnel par la débauche des costumes et la démesure des décors, multiples biographies des protagonistes – huit pour Vivien Leigh (1913-1967), l'interprète de Scarlett O'Hara, trois pour Hattie McDaniel (1895-1952), celle de sa nounou... Il faut dire que cette adaptation du premier roman, paru en 1936, de Margaret Mitchell (1900-1949), saga distinguée par le prix Pulitzer de la fiction, fut la plus rentable de l'histoire du 7<sup>e</sup> art. Bien qu'en butte à de récurrentes controverses en raison de sa description de l'esclavage comme une institution heureuse (une grande famille liée par l'affection et non par la servitude), *Gone With the Wind* est toujours, selon plusieurs sondages récents, le film préféré des Américains. Comment, dès lors, creuser son propre sillon dans ce champ maintes fois labouré? Pour écrire *Scarlett*, son nouveau roman, François-Guillaume Lorrain a choisi de collecter, sous forme de saynètes, les instants décisifs ayant marqué cette histoire. Il forme ainsi un puzzle original, puissamment évocateur.



Clark Gable et Vivien Leigh dans « Autant en emporte le vent », de Victor Fleming (1939). PROD DB/SELZNICK INTERNATIONAL PICTURES/DR

figure de femme moderne dans la littérature américaine, ou encore au génie publicitaire du producteur, David O. Selznick (1902-1965), se démenant pour que « le soufflé ne retombe pas »...

Au cœur du roman de François-Guillaume Lorrain se trouve la quête inlassable de la comédienne principale par Selznick, à la fois foncièrement irrésolu et radicalement interventionniste. « Ce démiurge extraordinaire est la colonne vertébrale de mon livre qui, partant de lui, s'est bâti ensuite par cercles concentriques », résume l'auteur, qui avait déjà évoqué le magnat d'Hollywood dans *L'Année des volcans* (Flammarion, 2015). Il y retraçait les tournages voisins et concurrents de *Vulcano*, de William Dieterle, avec Anna Magnani, et de *Stromboli*, de Rossellini, avec Ingrid Bergman.

De fait, David O. Selznick s'apparente à un soleil autour duquel gravitent les autres protagonistes. « Il jouait avec les autres, avec l'argent, avec sa santé. Voilà un homme qui voulait bâtir un nouvel empire après les pères fondateurs d'Hollywood. » Ces derniers étaient pour la plupart des émigrés juifs, parmi lesquels le propre père de Selznick, un producteur d'origine ukrainienne qui fit faillite en 1925, et celui de son épouse, Irène, le roublard et puissant Louis B. Mayer, natif de Minsk, à la tête de la MGM. « On

## EXTRAIT

« En relisant le début de l'ouvrage [Autant en emporte le vent, de Margaret Mitchell], Selznick eut une illumination. Ces lignes esquissaient un portrait-robot à la fois vague et précis. Combien de jeunes femmes avaient les yeux verts et les cils noirs? Puisque ce livre suscitait un tel engouement, il ne fallait pas que le public en soit dépossédé. Scarlett appartenait à ses lectrices. Si cette jeune femme tombée du ciel ne ressemblait à aucune actrice connue, pourquoi ne pas lancer un grand concours national qui leur serait ouvert à toutes? On leur accorderait la possibilité de devenir Scarlett, on leur offrirait ce rêve inouï d'interpréter leur héroïne et de supplanter les vedettes d'Hollywood, ces stars inaccessibles auxquelles elles s'identifiaient le samedi soir. (...) Si le tournage était différé, l'enthousiasme risquait de retomber. Il fallait entretenir l'intérêt. »

SCARLETT, PAGES 110-111

est chez les Atrides », commente François-Guillaume Lorrain, fasciné par l'obsessionnel Selznick, « d'un perfectionnisme pathologique », tout en excès et abus. *Autant en emporte le vent* fut « un miracle artistique, un exploit impossible à répéter. Le cinéma est le plus bizarre de l'art et du commerce. J'aime cette impureté qui définissait le cinéma pour André Bazin [critique, 1918-1958]. L'idée même en a été portée à incandescence par Roberto Rossellini, qui fut à la fois un prince de la Renaissance révolutionnaire et un vulgaire marchand de tapis. » Tout comme le visionnaire et comptable David O. Selznick.

Pour écrire *Scarlett*, l'auteur a voulu tout lire, tout voir, y compris les essais filmés auxquels se sont prêtées les grandes stars de l'époque (Katharine Hepburn, Bette Davis, Lana Turner, Paulette Goddard, Joan Crawford) afin de décrocher le rôle principal. Dans ces *screenestés*, aujourd'hui en ligne sur YouTube, Vivien Leigh apparaît « possédée », note-t-il: « Elle bouffe tout et le film la dévorera. » Le journaliste, qui a longtemps signé des critiques de cinéma dans *Le Point*, ne s'est pas laissé déborder par la masse documentaire. Il a autorisé la fiction à s'introduire dans les interstices de l'histoire. Il est même parvenu à réduire son manuscrit de moitié (il faisait initialement 600 pages) et à éviter la lourdeur d'une érudition cinématographique qui aurait pu plomber son dixième roman.

D'abord mû par la volonté de ressusciter l'incroyable vitalité des protagonistes et, grâce à eux, de donner corps aux enjeux financiers, culturels et idéologiques propres au film, l'historien en lui a cédé la place au romancier: « L'historien se contente de ce qu'il trouve, il sait que le passé ne se reconstitue pas. Le romancier, lui, ne s'en satisfait pas. Il ne fait pas le deuil du passé des autres. Il aurait voulu être partout dans les pièces à noter les dialogues, confie François-Guillaume Lorrain. Le secret derrière la porte, c'est le complexe de Barbe-Bleue. » ■

## Au fond du trou

Dans les toutes premières pages de *L'Excuse*, le narrateur, Vassili, tombe dans un trou qui n'est pas sans évoquer une version russe et post-soviétique du terrier du lapin blanc dans *Alice au pays des merveilles*. Dès lors, tout devient étrange, les personnages se dédoublent, les rêves et la réalité ne cessent de se mêler jusqu'à se confondre, la narration bifurque, les chausse-trappes se multiplient. C'est à la fois déconcertant et assez grisant. Luis Seabra ne perd pas de vue l'endroit où il veut mener son intrigue et ses personnages, explorant l'effet du passé (de ses légendes et de ses secrets) comme de la culpabilité sur un pays et sur un individu – Vassili, qui a perdu ses filles jumelles et la raison, est soigné dans une inquiétante clinique psychiatrique. Après deux romans aux accents dystopiques (*F* et *S*, Rivages, 2014 et

2016), Luis Seabra signe un troisième ouvrage très original, placé sous le double signe (notamment) de Gogol et de Borges. ■

**RAPHAËLE LEYRS**  
► *L'Excuse*, de Luis Seabra, Rivages, 264 p., 18 €, numérique 14 €.

## Complices

Shin Do Mabardi n'aimait pas parler, et c'est sans doute pour cela que ce jeune artiste, qui s'était tourné vers la céramique après la peinture et le dessin, avait plaisir à travailler avec des enfants, qui le comprenaient sans passer par la parole. Shin Do est mort dans un accident de voiture, en 1997, et, près de vingt-cinq ans plus tard, sa sœur, Veronika Mabardi, est partie sur les traces de sa vie et de leur histoire commune, parce qu'elle cherchait « un autre silence que celui qui tait, celui qui tue ». Avec un lyrisme attentif à ne pas se payer de mots, l'autrice belge retrace l'adoption de son frère, venu de Corée du Sud, les questions incessantes posées à l'extérieur de la famille (nombreuse), le mal-être du garçon, les liens indéfectibles... Ce texte à la poésie sèche, illustré par des œuvres de Shin Do, fait le compte de ce qui

a été dit et de ce qui a été tu, pour ce qui a été tu, et pouvoir retrouver un silence apaisé: celui de la complicité que frère et sœur partageaient. ■ R. L.  
► *Sauvage est celui qui se sauve*, de Veronika Mabardi, Esperluète, 200 p., 18 €.

## Le SS gantois

Où l'écrivain belge Stefan Hertmans découvre que la demeure ancestrale où il a vécu plus de vingt ans fut habitée par un ignoble collaborateur pendant l'occupation allemande (1940-1945). En nous faisant gravir les étapes de cette maison gantoise, l'ancien locataire retrace l'ascension de Wim Verhulst, un marginal qui tire profit du Reich pour prendre sa revanche. L'humiliation des riches francophones flamands envers ce déshérité, son handicap (il est borgne) raillé à l'école, son ralliement précoce aux idéologues flamingants, l'exil aux Pays-Bas et le retour en grâce à la faveur de la guerre, l'espionnage de ses compatriotes, son entrée dans la SS, sa femme et ses enfants tenus à l'écart de son entreprise monstrueuse... et puis la chute, la fuite, le procès, les années de prison et son retour dans le monde d'après-guerre: en déroulant toutes les étapes de cette histoire vraie, le roman explique l'indicible sans le justifier. ■

**NICKY DEPASSE**  
► *Une ascension* (De opgang), de Stefan Hertmans, traduit du néerlandais (Belgique) par Isabelle Rosselin, Gallimard, « Du monde entier », 480 p., 23 €, numérique 17 €.



**Le producteur David O. Selznick, « ce démiurge extraordinaire, est la colonne vertébrale de mon livre qui, partant de lui, s'est bâti ensuite par cercles concentriques », résume l'auteur**

« Ce qui m'a d'abord accroché, explique au « Monde des livres » l'auteur de *Scarlett*, journaliste à l'hebdomadaire *Le Point* et historien du cinéma, c'est la fureur et la passion qui ont saisi les États-Unis pendant trois ans », depuis la publication du livre jusqu'à la première du film, à Atlanta, le 15 décembre 1939. Un embrasement imputable, selon lui, à la Grande Dépression, dans laquelle le pays se cherche des figures d'espoir et de ténacité (« Après tout, demain est un autre jour! », s'exclame Scarlett), mais aussi à la toute première

## Une comédie humaine doublée d'une chronique sociale



*Scarlett*. Au cinéma, François-Guillaume Lorrain emprunte avec panache l'art de la mise en scène et la science du montage. De courts chapitres de quelques pages s'enchaînent pour rendre compte, à travers une myriade de personnages – au premier rang desquels David O. Selznick, Vivien Leigh (Scarlett) et

Hattie McDaniel (Mamma) –, de l'immense défi que représenta l'adaptation du livre-fleuve de Margaret Mitchell. De la cession des droits de l'ouvrage jusqu'au premier jour du tournage, alors que l'interprète de Scarlett n'est toujours pas choisie, il tresse une comédie humaine doublée d'une chronique sociale.

C'est l'époque du code Hays, des échotiers d'Hollywood en quête de scandales et des riches débats qui agitent les artistes de la communauté afro-américaine, peu encline à ce que l'une des leurs consente à jouer dans un film partisan de la cause confédérée. Il y a des contrats à négocier, des suscepti-

bilités à ménager, une énième version du scénario à remettre sur le métier et un intérêt populaire à entretenir savamment jusqu'à la sortie du film.

Un petit regret: que l'auteur n'ait pas préféré, pour les quelques citations du livre, la traduction d'*Autant en emporte le vent* signée Josette Chicheportiche chez Gallmeister en 2020, plus fine et plus juste que celle d'origine, infidèle et tronquée, de Pierre-François Caillé, par ailleurs non crédité en fin de volume. ■ M. S.

SCARLETT,  
de François-Guillaume Lorrain,  
Flammarion, 336 p., 20 €, numérique 15 €.